



ANNE B. RAGDE

La Terre des mensonges

roman

Traduit du norvégien par Jean Renaud

Balland

Extrait de la publication

La Terre des mensonges

Anne B. Ragde

*La Terre des
mensonges*

roman traduit du norvégien
par Jean Renaud

Balland

Titre original
Berlinerpoplene

© Forlaget Oktober
Oslo, 2004
Copyright © 2004 by Anne B. Ragde

Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du livre
et de NORLA

Tous droits réservés
© Balland Éditeur, 2009
130, rue de Rivoli
75001 Paris

ISBN : 978-2-35315-092-2

– Viens vite ! murmura-t-elle. Tu ne peux pas te dépêcher... ?

Elle était derrière la porte du petit hangar à bateau, les mains enfoncées dans la poche de son tablier. Et si quelqu'un s'était joint à lui ? C'était déjà arrivé. Car qui aurait pu deviner qu'un tour sur la grève n'était pas un simple tour sur la grève ? Ils pouvaient s'imaginer qu'il avait besoin de compagnie. Mais s'il ne venait pas seul et qu'ils la trouvaient là, elle se contenterait de dire qu'elle était venue chercher de l'eau froide du fjord pour mettre sur le hareng frais. Elle avait apporté un seau justement en prévision d'une telle excuse.

La chaleur dans le hangar était accablante, la lumière zébrée du soleil filtrait entre les planches et, là où tombaient les rayons, de petites touffes d'herbe verte et rase poussaient entre les pierres. Elle aurait aimé se déshabiller entièrement et s'avancer dans l'eau du fjord encore froide après l'hiver, sentir le sable crisser sous la plante de ses pieds et les algues enchevêtrées glisser le long de ses mollets et de ses cuisses, l'oublier un court instant, l'oublier puis se réjouir d'autant plus en repensant à lui.

La Terre des mensonges

– *Allez, viens... ! S'il te plaît... !*

La porte du hangar était entrouverte, de façon à pouvoir regarder alentour. Le bateau était tiré à terre, à moitié incliné. L'avant plongeait dans l'eau, les vaguelettes clapotaient contre le bordage rayé de la proue. Les huîtres-pies se pourchassaient à la surface de l'eau, toupillons noirs et blancs cerclés de traits rouge vif, grisés par le soleil et la chaleur subite. Tout le monde parlait de la vague de chaleur, on disait que les printemps chauds étaient venus avec la paix. Deux années de paix dans le pays et soudain la canicule était de retour. Les champs enflaient sous la pression du blé et des pommes de terre qui germaient, les arbres et les arbustes étaient pleins de nouvelles pousses, même les arbres allemands croissaient comme des forcenés. Le printemps où les Allemands étaient venus et s'étaient installés, il faisait si froid que les bras du fjord étaient restés pris par la glace jusque vers la fin du mois de mai.

La paix surtout l'enchantait, elle se demandait combien de temps il lui faudrait pour considérer qu'elle allait de soi, ce qui en fait devrait être le cas. Mais elle tirait peut-être aussi sa félicité d'ailleurs, de lui. Lui qu'elle avait rencontré l'été de la paix. Enfin, rencontré... Elle le connaissait depuis toujours, avait même bavardé avec lui à plusieurs occasions, car il fréquentait toutes les fermes, comme la plupart des voisins. Mais un beau soir d'été, à Snarli, alors qu'ils se reposaient dans l'enclos après avoir travaillé toute la journée à extraire la tourbe, en sueur, abrutis par la chaleur et l'effort, il était arrivé en se promenant depuis les terres de Neshov. Elle vit aussi que c'était elle qu'il désirait. Elle s'en rendit compte dans sa propre chair, comprit qu'il regardait chaque partie de son corps, son cou, les boucles mouillées de sueur sur son front, ses mains sur

La Terre des mensonges

lesquelles elle s'appuyait dans l'herbe derrière elle, ses jambes qu'elle savait bronzées et brillantes dans ses sabots, juste en face de lui. Quelqu'un partit chercher un pichet de bière ; la bière la fit rire, il rit aussi, chercha à rire surtout en direction des autres, mais son regard revenait constamment sur elle et l'embellissait, et lorsqu'elle sentit le bord de sa robe glisser à peine au-dessus de ses genoux, là où se dessinaient tout juste les cuisses, elle le laissa glisser un peu plus, et encore un peu, puis elle écarta légèrement les genoux, tout en riant davantage, et ressentit la douleur qui lui monta dans les reins, au point qu'elle faillit gémir.

Elle s'en retourna chez elle, il l'attendit dans la forêt de feuillus, elle posa la paume de ses mains contre sa peau et croisa son regard, et elle comprit que dorénavant tout serait nouveau. Non seulement la paix et le fait qu'elle soit devenue adulte pendant les années de guerre, mais aussi que le monde était nouveau. Ils étaient tous les deux en train de le façonner, ensemble, les arbres et le coteau étaient nouveaux, le fjord en contrebas, le ciel estival parcouru par les hirondelles, tandis qu'il avançait la tête en s'attendant à coup sûr à ce qu'elle rencontre ses lèvres.

Elle n'accorda pas une seule pensée à ce que cela représentait de monstrueux.

Il arriva enfin ! Seul, Dieu merci.

Le souffle court, elle ressentit les premiers frissons, elle eut la chair de poule sur ses jambes malgré la chaleur étouffante, la bouche sèche. Il balançait les bras, baissait les yeux vers ses sabots, le front hâlé et brillant, pour regarder où il posait les pieds sur les pierres inégales du chemin. Sous ses grossiers habits de travail, il lui appartenait. Derrière l'odeur du dur labeur,

La Terre des mensonges

elle avait sa propre odeur. Elle lui lécherait les yeux jusqu'à ce qu'ils ne voient plus qu'elle, bien qu'elle sache que c'était déjà le cas. Elle était chez elle à Neshov désormais, le serait pour toujours, il y avait veillé. Et parfois ils s'échappaient jusqu'ici, ou dans la grange, ou dans la forêt, loin des minces cloisons des chambres à coucher et des oreilles indiscrètes.

Ses sabots crissèrent sur le varech séché par le soleil. Il s'arrêta devant le petit hangar à bateau.

– Anna ? demanda-t-il tout bas dans l'entrebâillement sombre de la porte.

– Je suis là, murmura-t-elle en l'ouvrant un petit peu.

PREMIÈRE PARTIE

Lorsque le téléphone sonna à dix heures et demie un dimanche soir, il en savait bien sûr la raison. Il prit la télécommande et baissa le son, la télé diffusait un reportage sur Al-Qaïda.

– Allô, Margido Neshov à l'appareil.

Et il pensa : j'espère que c'est une personne âgée morte dans son lit, pas un accident de la route.

Il s'avéra que ce n'était ni l'un ni l'autre, mais un adolescent qui s'était pendu. C'était le père qui appelait, Lars Kotum. Margido savait bien où se trouvait la grosse ferme de Kotum, à Bynes.

En fond sonore quelqu'un poussait des cris bestiaux, perçants. Des cris qui, d'une certaine façon, lui étaient familiers : ceux d'une mère. Il demanda au père s'il avait prévenu le juge de paix et le médecin. Non, le père l'avait appelé aussitôt, lui, Margido, il savait qui il était et quelle profession il exerçait.

– Il faut quand même que vous leur téléphoniez, peut-être préférez-vous que je le fasse ?

La Terre des mensonges

– Il ne s'est pas pendu... normalement. Il s'est plutôt... étranglé. C'est absolument horrible. Oui, téléphonez ! Et venez ! Je vous en supplie.

Il ne prit pas le fourgon noir, mais la Citroën. Il valait mieux que le juge fasse venir une ambulance de l'hôpital Saint-Olav.

Il appela de son portable, le chauffage de la voiture dirigé sur le pare-brise, et il lui fallait crier pour couvrir le bruit du ventilateur, le thermomètre était descendu bien au-dessous de zéro, c'était le troisième dimanche de l'avenant. Il réussit à joindre le juge et la doctoresse, les dimanches soir étaient toujours calmes. En cette soirée glaciale et tranquille, une cour de ferme résonnerait bientôt du bruit des voitures, les gens du voisinage se pencheraient aux carreaux avec étonnement. Ils verraient l'ambulance, la voiture du juge, celle du médecin et une CX break blanche que certains reconnaîtraient peut-être. Ils verraient de la lumière aux fenêtres bien après l'heure habituelle, mais ils n'oseraient pas appeler si tard, ils resteraient longtemps éveillés et évoqueraient à voix basse dans l'obscurité tout ce qui avait pu se produire à la ferme voisine, ils se demanderaient qui était concerné et ils auraient au fond d'eux-mêmes la joie secrète et honteuse d'avoir été épargnés.

Le père lui ouvrit la porte. Les deux autres étaient déjà arrivés, ils venaient de moins loin. Ils étaient dans la cuisine, assis devant une tasse de café, et la mère, le regard noir et hagard, ne versait aucune larme. Margido se présenta, tout en sachant qu'elle le connaissait. Mais ils ne s'étaient jamais serré la main auparavant.

La Terre des mensonges

– Dire que vous viendriez ici ! dit-elle. Vous. Et pour lui.

Elle parlait d'une voix monotone, un peu éraillée.

Un bougeoir de l'avent électrique éclairait la fenêtre qui donnait sur la cour. Le juge se leva et, précédant Margido, se dirigea vers la chambre. Le médecin sortit sur le pas de la porte quand son portable sonna. Une étoile en papier doré était accrochée à une petite fenêtre du couloir, la lumière passait par les trous du papier, jaune clair au centre et d'un orange de plus en plus foncé vers les branches. Le père resta dans la cuisine. Il se mit à regarder par la fenêtre, ne fit même pas semblant de s'intéresser à la mère de l'ado, assise là, soudain indifférente à ses mains sur ses propres genoux, à ses pieds posés par terre, à sa respiration, aux tasses sur la table devant elle, à l'heure, aux factures sur les étagères, aux vaches dans l'étable, à son mari près de la fenêtre, au temps et aux températures négatives, aux gâteaux de Noël, aux jours qui viendraient, d'eux-mêmes. Elle s'étonnait simplement de constater qu'elle respirait toujours, que ses poumons fonctionnaient. Elle ne savait pas encore ce qu'était le chagrin, elle était sincèrement stupéfaite que les aiguilles de l'horloge continuent de tourner.

Margido se contenta de tout observer. Comment aurait-il su ce que c'était que de perdre un fils, lui qui ne savait même pas ce que c'était d'en avoir un ? D'ailleurs il ne pouvait pas se permettre d'avoir des sentiments, son boulot consistait à remarquer comment ils s'exprimaient chez ceux qui restaient, afin de les amener à prendre les décisions les plus concrètes. La sympathie et la peine qu'il

La Terre des mensonges

dissimulait derrière son professionnalisme, il s'efforçait toujours de les rendre telles que les proches le souhaitaient ou l'attendaient de lui.

Il n'était pas préparé au spectacle, même si le père lui avait dit qu'il ne s'agissait pas d'une pendaison habituelle, ayant sans doute à l'esprit une corde au plafond, une chaise renversée au-dessous, un corps oscillant doucement autour de son axe ou bien parfaitement immobile. Le scénario classique, celui que tout le monde avait vu au cinéma, dans les moindres détails, hormis les excréments qui coulaient par la jambe du pantalon et s'amassaient par terre. Là ce n'était pas le cas, le garçon ne s'était pas pendu haut et court. Il était encore à genoux sur le lit, tout nu à l'exception d'un boxer bordeaux. La corde était attachée au montant du lit et partait à l'oblique de sa nuque. Il avait le teint bleu pâle, les yeux ouverts, écarquillés, la langue sèche et gonflée entre ses lèvres. Après avoir refermé la porte derrière eux, le juge déclara :

– Il aurait pu changer d'avis à tout moment.

Margido acquiesça sans quitter le cadavre des yeux.

– Vous êtes dans ce métier depuis combien de temps ?
demanda le juge.

– Bientôt trente ans.

– Vous avez déjà vu ça ?

– Oui.

– Vous avez vu pire ?

– Peut-être une fois. Une fille pendue à une porte. Ce n'était pas assez haut et elle avait maintenu ses genoux repliés contre sa poitrine.

– Bon Dieu ! Il y en a qui en veulent.

La Terre des mensonges

– Pour sûr ! Ils ne voient pas d'autre solution. Ils sont sans doute trop jeunes pour en voir une autre, les pauvres.

Margido mentait, il n'avait pas vu précisément ce genre de suicide auparavant, mais il était obligé de faire preuve d'un calme blasé, il travaillait mieux alors, on lui fichait la paix et on le considérait comme un professionnel expérimenté, et rien de plus. Il est vrai qu'on attendait davantage de distance de sa part que, par exemple, d'un policier. On estimait probablement que, du fait qu'il côtoyait la mort tous les jours, elle ne le touchait plus. À plusieurs reprises il avait ramassé des morceaux de corps humain sur le bitume à la suite d'accidents de la route, en même temps que des ambulanciers et des policiers, or les autres se voyaient ensuite offrir une aide psychologique, pas lui.

Il observa l'adolescent. La vue avait beau le choquer, il ne pouvait s'empêcher par ailleurs, d'une bien macabre façon, d'être impressionné par un jeune garçon qui se penche en avant sur son lit, fait porter tout son poids sur ses genoux et ses cuisses, laisse la corde presser ses artères et son centre nerveux, et attend l'obscurité. Et quand celle-ci survient, d'abord sous la forme de points rouges devant les yeux, il ne tend pas les mains devant lui, vers le matelas, pour se redresser. Non, il réussit à s'en empêcher. Il est déterminé.

– J'ai entendu parler d'une sorte de jeu sexuel, murmura le juge, mal assuré sur ses jambes.

Margido lui décocha un regard.

– Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

– Il s'agit de presque s'étrangler, avant de...

– Mais il porte un boxer.

La Terre des mensonges

– Oui, vous avez raison. C'était seulement une idée. L'affaire est limpide. On ne peut rien soupçonner du tout de... criminel. D'ailleurs il a laissé une lettre. Seulement quelques mots, une excuse. Ses parents étaient à une réception chez un couple de jeunes mariés. Le garçon savait qu'il avait plusieurs heures devant lui. En fait, il aurait dû y aller aussi. C'est leur plus jeune fils. Ils ont deux filles, une qui fait des études qui ne mènent à rien, à Trondheim, et une autre, la plus âgée, qui vit à Ås, heureusement. Mais lui... Yngve, habitait encore chez ses parents, il ne savait pas exactement ce qu'il voulait faire. Je l'ai souvent vu descendre jusqu'à Gaulosen à vélo, une paire de jumelles en bandoulière, il allait observer les oiseaux, il y a des quantités d'espèces qui se posent là-bas, vous savez. Mais son père devait trouver bien pénible d'avoir un observateur d'oiseaux pour fils, avec tout ce qu'il y a à faire dans une ferme, même si ce n'était pas Yngve qui devait en hériter. En tout cas se pendre, à genoux ! Ce n'est vraiment pas ce que quelqu'un de normalement constitué décide de...

Margido alla chercher le conteneur pour déchets spéciaux dans sa voiture. L'ambulance n'était pas encore arrivée. Le médecin était dans la cuisine avec les parents. Il entendit leurs voix en repassant devant la porte ouverte. Des phrases courtes, entrecoupées de longs silences. La jeune femme vint dans la chambre aussitôt après, elle referma la porte derrière elle.

– Il faut le libérer, décida le juge.

Elle avait emprunté une paire de ciseaux aux poignées en plastique orange et la lui tendit. Il coupa. La tête tomba sur la couette. Margido détacha le bout de corde de la tête de lit.

La Terre des mensonges

– L’ambulance sera là d’une minute à l’autre, dit le juge. Vous ferez le reste demain ? À l’hôpital ?

– Bien sûr, répondit Margido.

– Oui, je ne peux plus faire grand-chose pour ce patient, ajouta la doctoresse.

Margido frémit à ce commentaire dénué de tout sentiment. Elle avait beau être médecin, c’était une femme malgré tout. Et pourtant elle parlait comme si elle trouvait tous les jours des ados à genoux, morts dans leur propre lit. Il fut soulagé quand elle regagna la cuisine.

Il entendit l’ambulance dans la cour. Il sortit dans le couloir, son regard croisa celui du chauffeur à la porte d’entrée et il lui fit un signe de tête. Margido aurait bien voulu que le corps soit déjà sur le brancard avant que les parents ne viennent. Ce serait mieux ainsi. Cela ressemblerait davantage à un accident, ce dont aucun d’eux ne saurait être tenu pour responsable.

– J’aurais bien aimé faire sa toilette. C’est horrible de lui faire quitter la ferme de cette façon, la corde autour du cou, fit Margido posément.

– C’est comme ça pour les suicides, rétorqua le juge. Même si c’est une affaire réglée.

Les ambulanciers installèrent le brancard et le recouvrirent d’un plastique noir. C’étaient deux jeunes gens. Ils avaient à peine quelques années de plus que l’ado à genoux dans son lit. Ils enfilèrent des gants jetables et le saisirent sous les bras et par les chevilles, comptèrent tout bas jusqu’à trois puis le hissèrent prestement sur le plastique, avant de l’en envelopper soigneusement. Le matelas taché n’était pas beau à voir.

La Terre des mensonges

Traduit du norvégien par Jean Renaud

« Un registre de condoléances était ouvert, un stylo posé en travers de la première page. Une photo encadrée de la défunte la montrait en blouson sur une plage de galets, tenant à la main une racine d'arbre grise qui avait l'air d'un cygne. »

Après la mort de leur mère, trois frères que tout sépare se retrouvent dans la ferme familiale. Tor, l'aîné, se consacre à l'élevage de porcs, Margido dirige une entreprise de pompes funèbres et Erlend est décorateur de vitrines à Copenhague. Les retrouvailles s'annoncent mouvementées : la tension atteint son paroxysme lorsque la question de l'héritage amène le père de famille à révéler un terrible secret.

Anne B. Ragde décrit les relations ambiguës entre les trois frères avec un talent remarquable et signe un roman passionnant à l'humour grinçant. *La Terre des mensonges* est le phénomène incontournable de la scène littéraire norvégienne (traduit dans plus de 15 langues, il a reçu en Norvège le très prestigieux prix Riksmål). Il a été adapté au théâtre et à l'écran. Plus d'un million de téléspectateurs ont suivi cette saga familiale subtile et incroyablement bien menée.

ISBN : 978-2-35315-110-3